Le grand abbé Sigournais, la tête toute droite cette fois, dans l'ombre presque entièrement noire, s'avança dans le creux d'un sillon que pâlissaient un peu des milliers de tiges légères; et il trouva bientôt un autre sentier, et il arriva, annoncé par l'aboi d'un chien, dans la petite ferme au toit de roseaux, où habitait celui qui attendait ses pâques.

La lune à moitié pleine, multipliée à l'infini par les flaques d'eau, les fossés et les étangs du pays plat, éclairait assez bien la campagne, lorsque le curé, vers 10 heures, se remit en route pour regagner le presbytère. Le servant de messe marchait à côté de lui, ne lui venant qu'à l'épaule, malgré sa crue rapide, et, plus fier encore qu'à l'aller, portant sa lanterne allumée, qui dansait, sur les digues comme les follets de nuit. Il sifflait de temps en temps un petit air de chanson pour chasser le sommeil.

Ils parvinrent, ainsi, peut-être une heure après le départ, à l'endroit où étaient le champ de lin et le champ de haricots.

Dans le premier, il n'y avait plus personne; mais à l'entrée du second, devant la muraille de plantes folles montées en buisson et couronnées d'une lueur qui paraissait de la neige, ils virent un homme à genoux, les bras en croix, le front tourné vers eux. Au moment où ils quittaient le sentier pour traverser de nouveau la pièce de lin, l'homme, qui n'était qu'à quelques pas d'eux dit d'une voix coupée de sanglots:

—Monsieur le curé! Monsieur le curé!

Le grand abbé Sigournais connut, au son de la voix, que c'était celui de ses paroissiens qui l'avait menacé quelques heures avant.

—Pauvre chrétien, dit le curé, que fais-tu là ?

—Je pleure depuis que vous avez passé dans le champ